Hespéris-Tamuda, Vol XLVIII, (2013), pp. 59-79

DE L'HISTORIOGRAPHIE COLONIALE A L'HISTORICISME NATIONAL, OU COMMENT LE MAGHREB FUT INVENTE

Abdelmajid Hannoum
University of Kansas

La colonisation est perçue comme entreprise militaire et économique relevant d'un passé révolu à jamais apparemment dans le seul monde francophone. Dans le reste du monde, surtout grâce aux études dites postcoloniales, le colonialisme est pensé comme une entreprise culturelle d'une grande importance pour le présent. Cette dimension culturelle de l'entreprise coloniale est d'autant plus importante que ses effets de pouvoir et de transformation continuent à façonner le présent. Ceci dit, il n'est plus possible de séparer le passé du présent, surtout s'agissant du phénomène de la colonisation. Le passé, c'est-à- dire notre compréhension du temps lointain et proche, est inventé et retransmis de génération en génération. Cette longue continuité l'a rendue souvent invisible, pourtant, cette invisibilité peut, après analyse, être constatée dans l'invention même de la région comme un bloc à part, séparé de son cadre géographique et culturel, aussi bien à l'est qu'à l'ouest, au sud qu'au nord. Ce bloc a ses propres caractéristiques, y compris son histoire coloniale et son identité francophone, et même, bien entendu, son propre nom: le Maghreb.

Cette invention fut un travail long, minutieux, mais aussi tâtonnant, hétéroclite, et parfois même contradictoire. Elle fut l'effet du pouvoir moderne qui avait déjà fait ses épreuves en France même,[(1)] avant de se parfaire dans la région qui deviendra un siècle plus tard le Maghreb. Tout l'arsenal de la modenité française fut mis en oeuvre pour créer la région telle qu'on la connait aujoud'hui. Le pouvoir colonial a opéré sur la région une double coupure à la fois spatiale et temporelle. Spatiale d'abord: il a fallu délimiter la possession française au fur et à mesure des avancées de la colonisation, et selon des règles dictées par le jeu géopolitique du moment. Ce découpage se trace dans un espace de conflit, de tension, mais aussi de connivence, et de négociation avec les pouvoirs coloniaux de l'époque. Temporelle ensuite: car il a fallu créer un temps moderne, un présent où s'articulent clairement les rapports de pouvoir entre le colonial et le local, l'européen et "l'indigène". Il s'est agi, en

(1) En transformant une terre et une population en Etat-ation avec une langue commune en moins d'un siècle.

effet, de dissocier ce présent du passé, aussi bien le passé proche que le passé lointain. Et comme le temps moderne ne pouvait séparer le passé du présent, et que le passé dans la modernité se révéla d'une extrême importance pour la définition du présent, il aura fallu une grande ingéniosité dans la coupure du temps de la colonie. Séparer le passé du présent certes, mais il fallut aussi, non pas lier le passé au présent, mais faire en sorte que le passé appuie sinon domine le présent.(2) Et c'est cela qui conduisit à faire de l'histoire un mode de savoir essentiel pour l'entreprise coloniale.

Ce qu'on appelle le passé ou même l'histoire n'est en fin de compte qu'un ensemble d'interprétations ayant pour objet des évènements, c'est à dire des récits portant sur le passé, et la composition même de ces récits est conditionnée par des règles institutionnelles du pouvoir colonial.(3) Et puisque l'histoire paraît multiple, les interprétations sont aussi infinies que le temps, il a fallu agir et penser selon la règle de la pertinence, c'est-à-dire de l'importance des récits de l'entreprise coloniale, qui fut le présent de toute une période datant, au moins pour la région qui nous concerne, de 1830 à 1962. C'est pourquoi deux tranches d'histoire ont acquis une importance presque absolue: la période dite arabe et celle dite romaine. Les deux périodes, dans la compréhension coloniale, ne pouvaient être séparées, elles se renvoient donc l'une à l'autre.

L'histoire moderne, surtout dans sa phase positiviste, se déploie en utilisant la cartographie, l'archéologie, et même les statistiques. La création du Maghreb fut donc aussi le résultat de toutes ces techniques dites scientifiques, mais qui sont également, il faut bien le souligner, des techniques du pouvoir de l'Etat colonial, capable de créer de nouvelles réalités en transformant et en détruisant les anciennes qui sont, bien entendu, aussi inventées que les nouvelles, mais selon une autre dynamique, mais qui n'est pas notre propos dans cet essai.

Notre but est de donner ici une idée de l'invention même du Maghreb, le mot et la chose. Ce travail ne peut manifestement être l'objet d'un article; il s'agira plutôt ici d'une réflexion préliminaire, le but étant d'avancer les premiers jalons pouvant conduire à une étude plus détailée, plus complète, et donc plus utile pour la compréhension du présent. Si les références se font souvent à des travaux faits dans le contexte de la colonisation de l'Algérie, c'est seulement parce que ce pays est devenu le laboratoire colonial par excellence. C'est là que le Maghreb fut essentiellement inventé et défini, et c'est également là que les

(2) C'est cet ordre du temps que Francois Hartog appelle "présentisme". Voir aussi discussion par Abdelmajid Hannoum, "What is an Order of Time?" in *History and Theory*.

(3) Voir les travaux de Ricoeur et de Louis Mintz, de Hayden White.

architectes de la colonisation de la Tunisie et du Maroc ont acquis l'expérience coloniale qu'ils y appliqueront. Mais l'essentiel est de souligner, malgré des différences, des tensions et parfois même des conflits, l'idée que les militaires et idéologues coloniaux étaient bien conscients qu'ils opéraient dans un espace continu, malgré ses différences, ses frontières et même ses contrastes. Cet espace était unifié par la gouvernementalité coloniale et imaginé comme une totalité dont la réalité fut exprimée par la colonisation même.

Récits historiques et stratégie des noms

S'agissant du processus d'invention géopolitique, telle celle du Maghreb, l'appelation y joue un rôle prépondérant. Nommer, c'est posséder, disait Nietzsche.(4) C'est particulièrement dans les noms que le pouvoir est moins visible mais plus effectif. Dans les études sur l'historiographie coloniale, on a toujours prêté attention aux récits porteurs d'arguments, mais pas à la façon avec laquelle les coloniaux ont nommé les terres et les peuples, et comment ces noms participaient au processus de domination. Et pourtant cette stratégie des noms, au moins dans le cas qui nous intéresse ici, s'est accompagnée de nombre de récits et d'autant de cartes, de statistiques, et même de fouilles archéologiques rendues publiques par des récits.

Voyons comment ces disciplines, dites sciences militaires à l'époque et sciences de l'homme plus tard, ont contribué à inventer le Maghreb. Il faut, bien entendu, examiner les récits des institutions coloniales, mais aussi analyser comment une stratégie et donc une politique des noms a donné naissance à l'ensemble de la région en transformant ses parties: les pays, les villes, les villages, et même les rues et les places.

L'entreprise coloniale a abordé la région, après la conquête d'Alger, comme un terrain vierge, ayant besoin d'être connu par l'observation directe, la création d'archives, à travers un mode systématique d'accumuler du savoir, le savoir ayant pour but de guider la colonisation. Remarquons d'abord la nouveauté de cette attitude qui fait de la connaissance, une condition essentielle de l'occupation. Dès le début, la conquête coloniale, selon la pensée même des officiers militaires tel un Bugeaud ou des idéologues tel que Tocqueville, n'était qu'un moyen de la conquête idéologique, faisant de la connaissance une condition sine qua non de l'entreprise coloniale. (5) L'expérience de la conquête de l'Egypte est toujours en mémoire, particulièrement parmi ceux qui participent à la conquête d'Alger. Une entreprise similaire du savoir colonial se met en place sur le modèle de l'Exploration de l'Egypte et se donne le nom de l'Exploration scientifique de l'Algérie. Ses membres ont pour tâche

(4) Frederick Nietschze, *On the Genealogy of Morals*, New York, Vintage Books, p. 26.
(5) Thomas Bugeaud, *De l'établissenent de légions des colons*, Paris, Firman Didot, 1838, p. 5. Alexis Tocquville, *De la colonie en Algérie*, Paris, Complexe, 1988, pp. 37-55.

de faire l'inventaire du pays: statistiques de population, cartes des régions, histoire des tribus, etc. Mais le pas le plus décisif fut pris par la fondation des Bureaux arabes, immédiatement après l'annexion officielle du pays à la France, en 1841.[6] Les officiers des bureaux arabes ont fait des inventaires plus systématiques et plus complets, produisant une connaissance de type ethnographique. Ils se sont constitués à la fois comme une force gouvernante et comme une force pensante. Ils se constituent comme Etat colonial de l'Algérie, un Etat qui s'appuie essentiellement sur l'étude systématique du terrain, un Etat ethnographique.

L'Etat ethnographique, selon l'anthropologue Nicholas Dirks, est un Etat qui s'apppuie essentiellement sur des investigations de terrain pour collecter les informations nécessaires concernant la population à gouverner, le but étant de se constituer en tant que mécanisme étatique ayant pour substance et pour validation son propre savoir à caractère ethnographique.[7] On pourrait dire que cette modalité est presque une nécessité pour tout Etat moderne, et a priori pour l'Etat colonial, puisque le savoir se révèle avec l'Etat moderne, un instrument capital du pouvoir.

En Algérie, l'Etat ethnographique est institué par les officiers des Bureaux arabes qui ont pour mission, non seulement de maintenir l'ordre, mais aussi de produire le savoir sur la colonie. Ils ont surtout mis en place les fondations du savoir colonial sur lequel s'est élaborée toute la connaissance française de l'ensemble de la région.[8] Alors que la population apparait pour les premiers observateurs très diverse, se composant d'Arabes, de Berbères, de Kabyles, de Noirs, de Turcs, d'Israélites, de Koulouglis,[9] cette diversité disparait soudainement dans l'ethnographie des Bureaux arabes, pour se réduire à une opposition entre Arabes et Berbères. Jusqu'en 1871, parmi les officiers, l'opposition ne jouit pourtant pas encore d'un consensus. Ceux qui soutiennent que cette dichotomie n'est pas pertinente, tels Ismaël Urbain et Pélissier, sont marginalisés et leurs interprétations écartées ou simplement passées sous silence sous le poids de l'interprétation officielle dominante, formulée par des hommes à la position prépondérante dans la hiérarchie de l'armée.[10] Très vite, de 1839 à 1850, l'Algérie est perçue comme une

---

(6) Disons qu'en 1841 les bureaux arabes étaient reétablis, leur foundation date de 1833, mais fut limité à Constantine.

(7) Nicholas Dirks, *Castes of Mind*, Princeton, Princeton University Press, 2001.

(8) Au Maroc les mêmes officiers des bureaux arabes ont fondé avec un ancien officier de l'Algérie, Hurbert Lyautey, les bureaux des affaires indigènes qui ont continué la tradition algérienne.

(9) Alexis Tocqueville, *Oeuvres*. Paris, Gallimard. vol. 5, p. 191.

(10) Pour un traitement plus détaillé voir mon article, "Colonialism and Knowledge in Algeria: The archives of the Arab Bureaux" in *History and Anthropology*, vol 12. No. 4, pp. 343-379. Repris dans *Violent Modernity: France in Algeria*, Cambridge, Harvard University Press, 2010.

terre habitée par deux populations, ou races, comme on voulait les nommer à l'époque, que tout oppose. Le Berbère est placé dans une relation de contradiction avec l'Arabe: mode de vie (sédentaire versus nomades), couleur de peau (blanc versus brun), Islam même (fanatisme versus tiédeur religieuse), historicité (conquérant versus conquis), et bien entendu, relation avec l'Europe (ennemi versus parenté).(11)

En raison de leur tâche d'écrire des rapports sur les régions administrées, les écrits des officiers portent sur les parties, les régions, et non pas sur l'ensemble du territoire. On peut dire que leurs travaux définissent et nomment des parties: la Grande Kabyle, la Petite Kabylie, le pays Chaouia, l'Aurès, le Sahara, etc. Mais l'ensemble est moins abordé et donc moins nommé que les régions.

Dès le début de la conquête, les pays sont nommés selon des appellations déjà existantes à l'époque ottomane: la régence d'Alger, la régence de Tunis, et pour le Maroc l'empire Chérifien. Mais l'ensemble n'est pas encore perçu clairement du fait de tatônnements encore sensibles, jusqu'à 1871, date charnière qui redonne confiance à l'entreprise, après l'écrasement du soulèvement kabyle. Pourtant, on trouve déjà des récits pendant les années 1850, présentant l'ensemble du territoire comme "l'Afrique", tel l'ouvrage de l'auteur saint-simonien Henri Fournel s'intitulant: Etudes sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, où cet auteur attire l'attention sur le fait que le pays, l'Algérie, fait partie d'un ensemble africain conquis par les Arabes.(12) Ici débute une tradition faisant de l'opposition Arabe versus Berbère, son point focal. Mais à ce stade, en 1850, la tradition dominante est toujours ethnographique avec les travaux des officiers des Bureaux Arabes.

Néanmoins, on évoque toujours l'attitude pro-arabe de ces officiers, sans noter que cette appellation n'est qu'une accusation des civils contre des officiers qui ne voulaient pas, ou plutôt ne pouvaient pas tirer de conclusion politique de leur discours sur la population, et agir en conséquence, c'est-à-dire éliminer le conquérant (arabe) et rendre sa terre disponible à la colonisation.(13) Et si cette attitude est le résultat de la politique libérale d'un Napoléon, voulant faire de l'Algérie une nouvelle Amérique, la guerre contre la Prusse va rendre

(11) Pour plus de détails sur cette dichotomie et les conditions de son émergence, voir mon article, "Faut-il Brûler l'Orientalisme?" French Scholarship on North Africa" in *Cultural Dynamics*, vol. 16, pp. 71-91 (21). Voir aussi, "Colonialism and Knowledge in Algeria: The Archives of the Arab Bureaux" in *History and Anthropology*, *op.cit*.

(12) Henri Fournel, *Etudes sur la conquête de l'Afrique par des Arabes*. Imprimerie nationale, 1857.

(13) Voir l'ouvrage de Patricia Lorcin, *Imperial Identities: Stereotyping, Prejudice and Race in Colonial Algeria,* London-New York, 1995, 323 p. 1996, qui se veut déconstructioniste, est navrant par sa naïveté car elle reprend les mêmes catégories coloniales qu'elle entend déconstruire.

possible l'émergence d'une opposition civile au pouvoir. Dès lors, c'est un Etat historiographique qui se met en place.[14] L'Etat historiographique signifie que l'Etat s'appuie sur le passé pour se légitimer, se valider, et se donner une existence politique. D'où l'importance que prend la traduction d'Ibn Khaldun dans ce contexte.[15] Mais ce texte, malgré qu'il soit régi, dans la traduction de William de Slane, par des catégories coloniales, a besoin d'une restructuration pour répondre aux besoins de l'Etat colonial. Dans ce cadre, les ambitions impériales apparaissent plus clairement. L'ouvrage de Mercier l'annonce dans le choix du nom, "l'Afrique septentrionale" et ajoute comme sous-titre le nom de "Berbérie". Donc, contrairement aux officiers des Bureaux arabes qui parlent de l'Algérie, Mercier évoque un pays ayant une continuité démographique, puisque les Berbères dont il parle existent dans l'ensemble de l'Afrique du Nord, et une continuité historique allant de Rome à la conquête arabe. La légitimité historique de l'Etat colonial s'instaure ainsi comme expansionniste dès le départ.

Le texte de Mercier, malgré la solution qu'il offre à la question du territoire et de la population, se révèle incapable de résoudre deux problèmes de taille dans le récit colonial, et partant dans la politique même des colons envers la population locale. D'un côté, le Berbère de Mercier, dominé par les Arabes et allié aux Français par la parenté, semble contredire le Berbère du terrain, qui faillit mettre fin à l'entreprise coloniale pendant le soulèvement de 1871. D'un autre côté, la "parenté" du discours de Mercier reste basé sur les travaux de Ibn Khaldun. Ceci est important car l'une des critiques des civils contre les Bureaux arabes est justement leur dépendance des "indigènes" pour obtenir des informations sur l'état du pays. Autre facteur important, le concept de race est devenu moins opératoire dans le discours historiographique de la métrople, et ce, depuis que le concept de nation lui a été substitué.

Le récit de Emile-Félix Gautier apparait pour résoudre ces problèmes, et offrir un récit rendant compte de l'état de la colonie, qui maintenant inclut la Tunisie et le Maroc. En 1927, date de parution de ses "Siècles obscurs", les noms de la région sont multiples: "Afrique latine", "Afrique septentrionale", "Afrique mineure", la "Berbérie". Gautier se donne d'abord comme objectif de nommer la région, de la définir d'une facon définitive puisqu'elle est toute entière sous domination française. Pour ce faire, il soutient que c'est

(14) Voir mon article, "The Historiographic State: How Algeria Once Became French" in *History and Anthropology*, vol. 10, no. 2, 2008, pp. 91-114. Repris dans *Violent Modernity: France in Algeria*. Cambridge: Harvard University Press.

(15) Voir mon article, "Translation and the Colonial Imaginary: Ibn Khaldun, Orientalist" in *History and Theory*, vol. 42, 2003, pp. 61-81. Aussi repris dans Violent Modernity, *op.cit*.

"un pays qui n'a pas de nom".(16) Ne pas avoir de nom a deux significations simultanées: ne pas exister et, partant, n'appartenir à personne. La terre est à prendre par celui qui est capable de lui donner un nom. Gautier continue:

> *Les Arabes donnent au nom de Maghreb un sens un peu plus étendu. Ils l'appliquent à toute la partie de l'Afrique du Nord qui s'étend à l'ouest de l'Egypte, et qui englobe donc la Cyrénaïque et la Tripolitaine. Ils ont raison au point de vue humain. La Cyrénaïque et la Tripolitaine sont bien en effet des pays barbaresques, peuplés de Berbères. Pourtant c'est plutôt "l'avenue" qui conduit du Levant au Maghreb.*(17)

Ayant éliminé la Libye (colonie italienne) de la région française sous prétexte que c'est une "avenue" vers un bloc majoritairement et même historiquement sous domination anglaise, il conclut avec sa confiance habituelle, "Convenons d'adopter le nom de Maghreb" (*ibid*.), mais c'est bien clair que le nom n'est pas applicable à ce à quoi il prétend être appliqué avec les Arabes. (18) De plus, comme Gautier s'attache à le montrer dans son ouvrage, la région n'est pas arabe et ne l'a jamais été.

Puisque l'Afrique septentrionale de Mercier puise énormément dans l'Histoire des Berbères de de Slane/Ibn Khaldun, c'est avec l'autorité de ce dernier que Gautier veut en finir, afin de formuler sa propre conception d'une région que maintenant il nomme. Ceci se revèle pour lui une tâche facile. Il écarte aussi bien Ibn Khaldun que tous les historiens arabes de la région, sous un prétexte racial, celui-là même que l'entreprise coloniale emploie pour exclure la population locale - l'infériorité biologique et intellectuelle des esprits orientaux.

Il écrit:

> *Tous, même Ibn Khaldun, ont un cerveau oriental ; c'est-à dire que leurs conceptions ne nous sont pas toujours directement intelligibles sans interprétation, à nous autres occidentaux.* (19)

Ayant écarté d'un revers de main toute une historiographie arabe, dont une petite partie seulement lui était accessible dans des traductions, Gautier

(16) Gautier, *Les siècles obscurs*, Paris, Payot, 1927.

(17) *Ibid*. p.7.

(18) Toute une histoire est à faire pour les noms arabes appliqués à la région, leur signification, la politique de changement, etc. Notons ici en passant que le nom *maghrib* qui fut précédé par le nom Ifrikya signifiait des choses différentes selon les époques. A la veille du colonialisme, Nasiri utilise le nom de *maghrib al aqsa*, Ibn Abi Ḍiāf utilise le nom de *maghrib al adna*. Mais ce sont des changements tardifs.

(19) Emile-Félix Gautier, *Les siècles obscurs,* Paris, Maspero, 1927, p. 97.

entreprend donc de repenser la région en fonction de ce qui s'est passé, à savoir l'origine des Berbères et leur relation avec l'Europe, avec la France. Son explication se veut géographique, tenant compte de la relation de l'homme avec la terre. Pour ce faire, il distingue, dans ce qu'il appelle le Maghreb, deux modes de vie: l'un sédentaire, surtout à l'est, et l'autre nomade, dans le reste du pays. Alors que le sédentaire est "purement" berbère, à cause de son mode de vie, il vit dans un village, le nomade est "insaisissable." "La tragédie du Maghreb," à son avis, réside dans ce déchirement ou plutôt cette guerre entre le sédentaire et le nomade. Gautier n'abandonne pas l'explication raciale pour autant. Le nomade, chamelier, est arabe et le sédentaire est berbère.

A son avis, ce conflit explique que le Maghreb est toujours incapable de s'unir en un Etat, manquant d'aptitude à fonder une nation. Et c'est cela la nouveauté de Gautier: introduire le concept de nation pour penser l'histoire de la région. Alors qu'Ernest Renan déclare avec fierté que "le concept de nation est le nôtre,"[(20)] Gautier tente d'expliquer pourquoi les autres, en l'espèce les Berbères, qui sont des nôtres, n'ont pas pu s'organiser en nation. La réponse est dans la présence de l'autre, de l'ennemi, de l'Orient, de l'Arabe.

Ce discours consacre toutes les stéréotypes coloniaux sur la population: races inférieures - l'Arabe parce qu'il est l'opposé de l'Européen, le Berbère parce qu'il est inférieur à lui, malgré la parenté presumée -, conflit racial, incapacité politique, et enfin manque de nationalisme. Par conséquent et dans cette conception, la région est vouée à rester à un state pré-européen, donc pré-moderne, pré-national, sauf si elle accepte l'européanité, la modernité, le nationalisme qui lui viennent de la France. Autrement dit, à condition que l'Algérie devienne française à part entière, et s'arrache à ce destin arabe et islamique qui lui a été imposé. Mais pour ce faire, deux conditions sont exigées: exclure l'Arabe et préparer le Berbère (le vrai, c'est-dire le Kabyle dans la conception de Gautier) à devenir européen. Ce texte, publié à l'apogée de l'ère coloniale, traduit la nature brute du pouvoir colonial, sûr de lui-même. Son auteur ne connaissant ni l'arabe ni le berbère, profère des jugements à l'emporte-pièces, jugements qui seront acceptés comme des vérités. Le comble de l'ironie est que, l'auteur inventant le nom ne connaît pas sa sémantique arabe. L'autre ironie réside dans le fait qu'un philologue, du nom de William Marçais, malgré sa connaissance de l'arabe et son effort de récuser la thèse de l'opposition raciale pour la remplacer par la thèse de la latinité de la région, en lui donnant le nom de Berbérie, ne peut empêcher la grande fortune du texte de Gautier, ni du nom qu'il invente. Le nom, Berbérie,

(20) Ernest Renan, "Qu'est-ce qu'une nation?" in *Oeuvres*, Paris, 1947.

continue à être utilisé par des auteurs cherchant à faire de l'ensemble de la région une terre berbère, mais ce Berbère, réduit comme l'Arabe à une essence, est toujours victime d'une aggression culturelle, linguistique, et territoriale, dans les ouvrages de Georges Marçais, de Dufourck, et de Gurnier.(21) Mais le nom, qui montre bien la présence du Berbère et de l'Arabe, n'évoque pas sufisamment la présence de Rome, et cache la présence française. Le nom "Afrique latine" ou "Afrique française" attire plus. Toute une école littéraire, sous la direction de Louis Bertrand, s'acharne à le propager et l'imposer dans l'écrit, comme apellation de l'ensemble de la region, maintenant française. Mais c'est le nom de Maghreb qui l'emporte, avec toutes ses caractéristiques relevant de la sémantique coloniale, déjà né et ancré aussi bien dans les récits de tous genres que dans les esprits, de toutes obédiences. Mais comme dit plus haut, un nom n'identifie pas seulement, il porte dans sa sémantique toute une histoire, ou plutôt des histoires: histoire de son invention, de son application au détriment d'autres noms, mais aussi les histoires qu'il évoque, c'est-à-dire les manières dont il identifie le sens de ce qu'il nomme. Il s'agit maintenant de voir que l'historiographie n'est pas le seul moyen de créer et de nommer. Deux sciences de l'époque donnent à cette création une réalité "naturelle".

La science comme stratégie: Archéologie, cartographie et statistiques

La cartographie est l'un des dispositifs de l'historiographie moderne. Elle fonctionne, non seulement comme mode de savoir en soi, mais surtout comme un mécanisme conférant un caractère scientifique, c'est-à-dire exact, au discours historique. Opérant pour un pays comme l'image pour l'individu, la carte est quand même une construction, tout comme le discours, sans quoi elle ne peut être intelligible. Pourtant, la carte n'est pas une image ou une représentation d'une réalité, elle est plutôt une construction qui crée la réalité même qu'elle prétend représenter. Depuis les travaux de la mission scientifique de l'Algérie, la région apparaît comme une entité, déjà en 1830, et traduit une continuité conforme à la continuité que donne le discours historiographique sur la dichotomie arabe versus berbère. L'une des premières tâches de l'Exploration scientifique est de créer des cartes de l'Algérie, qui apparaît déjà comme une partie de la région, mais dont les limites s'arrêtent aux frontières de la Libye et de l'Egypte. (22) Mercier, l'historien idéologue du régime des civils, visualise la région avec deux cartes: l'une se référant à

(21) Voir George Marçais, *La Berbérie musulmane*, Paris, Aubiers, 1946; E. Guernier, *La Berbérie, l'Islam, et la France*, Paris, Union Francaise, 1950; Ch. Dufourcq, "Berbérie et Ibérie médiévale" in *Revue historique*, 1968, pp. 297-302.

(22) Voir, Michael Heffermna, "Imperial Utopia: French Surveys of North Africa in the Early Colonial Period," in *Maps and Africa*, Aberdeen university African Studies Group, 1994, pp. 81-100.

1050, avant l'arrivée des Hillaliens, décrit une région à dominante berbère de la Tripolitaine à l'extrême ouest du Maroc. La carte, représentant la situation démographique de la région au quatorzième siècle, contredit la première. La région est dominée par les Arabes, et les Berbères disparaissent des plateaux pour n'occuper que les montagnes et le désert. Mais ces cartes, aussi bien chez les historiens de l'Exploration Scientifique tel Ernest Carette, que chez ceux du régime des civils, s'accompagnent non seulement de récits qui les expliquent, mais aussi de chiffres qui leur donnent un caractère d'exactitude et donc de vérité scientifique.

Ainsi, Ernest Carette avance toutes sortes de synopsis indiquant le nombre de Berbères et d'Arabes selon les lieux. Le chiffre final avancé, 12.790 450 Arabes contre 13.900.960 Berbères, indique la vision de l'Algérie mixte des officiers.(23) Une vision qui change avec l'arrivée des civils qui considèrent le pays comme étant berbère avec une présence minime des Arabes: les premiers constitueraient 76% de la population, alors que les Arabes ne représentent que 15% dans les statistiques de la société d'anthropologie.(24) Puisque le discours anthropologique maintient également l'origine européenne des Berbères, il s'ensuit donc que le pays est bel et bien une possession française, non pas en raison de la conquête, mais en raison de l'histoire et de la démographie.

Quant à l'archéologie, elle est à la fois un récit et un objet ou une trace.(25) Contrairement à l'historiographie qui utilise les récits du passé, l'archéologie se base sur "des faits sur le terrain", comme disait Abu al Haj qui maintient que l'archéologie "reflète et sert de mediateur pour des grands intérêts sociaux et politiques et ses résultats sont souvent instrumentalisés pour des buts politiques identifiables".(26) En effet, l'archéologie se réfère à la fois aux sites, c'est-à-dire à des traces concrètes, et à des récits, constituant les interprétations de ces traces. Mais l'archéologie joue aussi un rôle déterminant dans la construction des identités surtout nationales. Dielter note que "l'archéologie offre à l'imagination nationale des connections tangibles pour une identité ancrée dans un passé impressionant. Des lieux et des objets pourraient devenir des symboles forts, servant à rendre la construction d'une tradition authentique."(27)

(23) Ernest Carette, *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et particulièrement de l'Algérie*, Jourdan, Alger, 1889.
(24) Louis Faidherbe, *Instructions sur l'anthropologie de l'Algérie*, Paris, Hennuer, 1974.
(25) J'utilise la notion de trace dans le sens que lui donne Paul Ricoeur.
(26) Nadia Abu-El-Haj, *Facts on the Ground*, Chicago, Chicago University Press, 2001.
(27) Michael Dielter, "Our ancestors the Gauls: Archeology, Ethnic nationalism, and the manipulation of Celtic identity in modern Europe," in *American Anthropologist*, vol. 96, no. 3, p. 597.

Il s'agit donc ici pour nous de voir comment les archéologues et historiens coloniaux ont interprété ces sites et comment ces analyses ont servi à transformer la région, de son caractère dit arabe et islamique, en un caractère où la latinité domine et se présente comme l'identité saillante de la région. Il faut remarquer d'abord que l'archéologie coloniale se développe tardivement par rapport au discours historique du type positiviste et orientaliste, et fut même guidée par elle. L'archéologie coloniale n'est pas seulement une discipline à vocation scientifique, cherchant à exhumer le passé à travers des sites et des objets, mais elle est aussi une discipline essentielle pour la création même d'une "Afrique Latine." Les travaux de plusieurs associations d'archéologie (de Constantine, d'Oran, de Tunis, et de Rabat) accumulent une connaissance qui fait du passé romain, de la latinité, une dimension importante de l'identité de la colonie nord-africaine, à telle enseigne que la présence française en 1930, apparaît comme naturelle. Bien entendu, les Romains n'étaient pas les seuls à laisser des traces dans la région, les Phéniciens qui y sont restés plus longtemps, l'avaient aussi influencée. C'est pourquoi dans les travaux de Gsell, on constate bien une tension entre ses interprétations des traces des uns et des autres. Le Phénicien représente la présence orientale, une orientalité contre laquelle la France et l'Europe s'opposent depuis longtemps. Gsell tranche par des "faits" sur la latinité de la région, à travers, particulièrement, son caractère punique, donc oriental. Il écrit: "Les traces de leur civilisation sont assez rares en Algérie: leur oeuvre y a été presque partout recouverte par celle des Romains."(28)

Juxtaposant les interprétations du récit archéologique sur le passé romain avec les interprétations historiographiques sur la période islamique, et vue dans la longue durée, la présence arabe éphémère, néfaste même à cause de l'introduction du nomadisme et de l'Islam, apparait bien comme une anomalie, un accident que la conquête française a arrêtée et auquel elle a mis fin. Autrement dit, hormis cette parenthèse de quelques siècles, l'histoire de la région est occidentale, européenne de bout en bout.

Cette émergence de la région comme un bloc à continuité démographique, d'une majorité berbère dominée par la minorité arabe, et un passé romain prospère, est célébrée en 1930, à l'occasion du centenaire de l'occupation de l'Algérie, dans un ouvrage collectif s'intitulant, L'Afrique française dans l'histoire. Ce livre glorifie non seulement le centenaire de l'Algérie, mais au-delà de l'Algérie, la transformation de ce que le titre même indiquait, "l'Afrique française", c'est à dire le Maghreb, dont il est le synonyme, terme déjà propagé par Gautier et ses nombreux disciples.

---

(28) Stephane Gsell, *Les monuments antiques de l'Algérie*, Paris, Thorin et Fils, 1901, p. 55.

Néanmoins, il faut dire que la naissance de l'idée de Maghreb, sa totalité, s'est aussi faite avec une transformation des localités, des lieux spécifiques des pays et des régions, des villes, des villages, et mêmes des rues et des places. Pour donner un exemple, les noms de l'Algérie, Tunisie, Maroc ont été utilisés pour signifier des pays tout en inventant pour eux des histoires locales qui serviront plus tard, surtout avec les salafistes et les nationalistes, comme assises pour fonder des identités nationales. En Algérie par exemple, qui a subi une transformation plus radicale et visible que les pays voisins, les anciens noms comme Djazair, Wahran, Annaba, Bejaia se sont transformés en: Alger, Oran, Bone, et Bougie. D'autres noms furent inventés pour donner un caractère encore beaucoup plus français aux lieux: Orléansville, Philippeville, Mac Mahon, Aumale, et des noms comme Victor Hugo, donnés aux villages de Hamadia, Jules Michelet à la petite ville de Ain el-Hammam, Stéphane Gsell au village Hakimia, et Auguste Comte au village de Baghai. Au Maroc la stratégie des noms est plus subtile et en accord avec la grande stratégie de Lyautey d'infiltrer sans paraître changer. Le nom de Rabat fut donné à *Al-Ribat,* Meknès à *Maknasat al-zaytoun*, Tanger à T*anja*. Les noms français ou européens furent plus rares, mais pas absents: port Lyautey pour la ville de Kenitra, Casablanca pour Tafna, etc. En somme, la transformation de l'ensemble exigeait le changement du particulier.

Entendons-nous. Il ne s'agit pas ici de dire que cette transformation s'est produite sans contestation et que ces interprétations furent les seules à circuler, ni que cette construction identaire se fit aisément, sans conflit, et surtout sans résistance de ceux contre lesquels elle se forgeait. Bien au contraire, l'opposition des officiers des bureaux arabes et leurs sympathisants a continué jusqu'à l'orée du vingtième siècle. Elle fut aussi contestée par des penseurs musulmans. Alors que les officiers des bureaux arabes allaient bientôt avoir leur revanche dans l'opportunité de gouverner le Maroc, et de se recréer comme bureau des affaires indigènes, tradition ethnographique qui leur était propre, une réponse locale est formulée d'abord par les membres du mouvement salafi (Association des Ouléma d'Algérie)

S'opposer et continuer

L'apogée de l'ère coloniale dans la région est marquée par la naissance d'une entité s'appelant le Maghreb, et comprenant toute la région sous domination coloniale française, à savoir l'Algérie, le Maroc, et la Tunisie. Cette naissance est aussi bien sémantique que politique. Elle est le produit d'un ensemble d' interprétations qui se sont accumulées et constituées en 1930 comme discours historique, créant cela même dont il parle, le nommant, le

définissant, et le propageant dans des revues, des ouvrages, des cartes, et bien entendu dans des genres littéraires (fiction, essai, et poésie) dans tout l'espace du savoir qu'il monopolise presque sans conteste. Les réponses des Salafis et même de l'élite nationale ne pouvaient qu'être locales et défensives. Elles s'attachent souvent à réfuter les thèses coloniales avec des thèses opposées. Quand l'historien colonial parle de Rome, le Salafi évoque Carthage. Quand l'historien colonial parle de la thèse européenne des Berbères, le Salafi maintient l'origine arabe des Berbères. Alors que souvent l'historien colonial trace l'histoire de toute la région qu'il nomme Maghreb, Afrique, Afrique du Nord, ou Berbérie, le Salafi se cramponne dans la région et fait l'histoire de la Tunisie, du Maroc, ou de l'Algérie. Et ceci traduit, en lui-même, une relation au pouvoir car alors que les historiens coloniaux embrassent toute la région qu'ils considèrent comme la leur, le Salafi ne peut que se contenter, bon gré mal gré, de la nation dont on nie l'existence même. Et c'est dans cette relation qu'on observe la naissance du Maghreb en tant qu'unité de la géopolitique coloniale. Elle existe bien pour l'hexagone, au début du moins, elle existe moins pour l'auteur salafi ou national.

Le Maghreb est donc l'ensemble de ce discours qui se dit Maghreb, il est une interprétation moderne, coloniale, et en tant que tel, il revêt une existence presque naturelle, à cause du pouvoir même qui le régit. Le départ des derniers soldats ne changera rien à son existence. Cette interprétation persiste jusqu'à aujourd'hui, renforcée par le travail intellectuel national des historiens formés dans les universités françaises, écrivant en francais, et ne pouvant discourir en dehors de la formation discursive coloniale. Telle est donc la situation discursive de la colonie, constituée de toute la région du Maghreb et pas seulement de l'Algérie. Le discours colonial est le discours du pouvoir. Il change, il se diversifie, et se contredit même, se corrigeant parfois, mais il reste dans sa version dominante le discours qui donne le support idéologique à l'entreprise coloniale. Ou mieux, il reste l'idéologie même de l'Etat colonial, le discours qui naturalise l'occupation, qui donne sens et réalité à l'Etat colonial, et persuade les esprits, les siens et les autres, que l'Algérie est française à part entière, et ce depuis l'antiquité. Elle fait partie d'un ensemble dont elle ne peut être séparée, qui reste le Maghreb, que ce soit dans l'histoire antique ou à l'époque moderne.

Le discours salafi à tendance nationale, qui emerge pendant les années 1930, s'oppose au discours colonial. Il le reproduit dans sa critique, et ce faisant, reproduit la relation même au pouvoir. Manquant du support des institutions de l'Etat colonial, le discours d'un Ben Badis, d'un Mili, d'un Madani, fonctionne comme un discours protestataire auprès de ceux qui

peuvent le lire, parmi les Algériens.[29] Alors que ceux-ci répondent au discours colonial par un discours aussi ou plutôt inversement idéologique, les auteurs coloniaux ne prêtent aucune attention à un tel discours. En d'autres termes, le pouvoir colonial dotent ces derniers de la compétence, non seulement de dire, mais aussi d'ignorer. La compétence étant en fin de compte le pouvoir d'imposer la réception, comme le notait Pierre Bourdieu.[30] Le discours salafi n'attire l'attention de l'administration coloniale que sous la forme d'activité subversive que "l'indigène" entreprend, et non comme discours historique que le savant émet.[31] Alors que le discours salafi est fondamentalement d'opposition, le discours colonial est fondamentalement déclaratif, discours de pouvoir, et n'a cure des contradictions. Les contradictions elles-mêmes servent non seulement à sa survie, lui permettant plus d'interprétations, mais aussi à sa tendance hégémonique, multipliant toutes ses possiblités de dire et de penser. Il y a peu à dire, sinon de répéter et surtout en cas d'opposition.

Le rapport de pouvoir se manifeste clairement dans l'usage même des noms. Alors que les auteurs coloniaux utilisent le nom de Maghreb pour se référer à ce qu'ils appellent les possessions françaises, les auteurs salafis se recroquevillent dans les nominations les plus étroites. Ils ne parlent que de l'Algérie, de la Tunisie ou du Maroc, incapables de défendre l'ensemble, ou même de le penser, se cramponnant à démontrer l'existence d'une nation niée par le discours colonial. On ne peut comprendre la naissance de la Tunisie, de l'Algérie, et du Maroc en tant que noms d'abord, et en tant qu'Etats-nations, sans cette dynamique où le colonial donne naissance au national, le gouverne malgré ce qui pourrait être dit des tentatives de résistance ou du soit-disant discours de la décolonisation. A comparer avec les grands textes de l'historiographie précoloniale, d'un Nasiri ou d'un Ibn Abi Ḍiāf, les efforts de Salafis se lisent comme des textes coloniaux.[32]

A l'aube de l'indépendance, l'ouvrage qui fait autorité est celui de Charles-André Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*.[33] Le texte s'inscrit,

---

(29) Voir mon ouvrage *Colonial Histories, Postcolonial Memories*. Plusieurs auteurs ont étudié cette littérature, tel que Jacques Berque, "Ça et là dans les débuts du réformisme religieux au Maghreb" in *Etudes d'Orientalisme*, Paris, Maisonneuve 1962, vol. 2, pp. 471-479; Ali Merad, *Le réformisme musulman en Algérie*, La Haye, Mouton, 1967. En anglais, l'ouvrage relativement plus récent de James MacDougall, *History and the Culture of Nationalism in Algérie*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

(30) *La symbolique et le social, la réception internationale de la pensée de Pierre Bourdieu* (dir,) de Jacques Dubois, Pascal Durand et Yves Winkin, Liége, 2005, p. 25.

(31) Voir entre autres Mbarik Mili, *Tarikh al-jazā'ir*, Constantine, 1932 et 1963; Tawfiq Madani, *kitâb al-jazā'ir*, 1932.

(32) Ibn Abi Ḍiāf *Itḥāf Ahl-Zāman bi Akhbār mulūk Tunis wa 'Ahd al-Amān*, Tunis, 1963; Mohamed Nasiri, *al-istiqsâ fi târikh al maghrib al aqsâ*, Casablanca, Dar al-Kitab, 1954-1956.

(33) Charles-André Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, Payot, 1951.

pour les raisons discutées plus haut, dans une tradition historiographique coloniale remontant à 1871. Cette étude est une synthèse des travaux de Gautier et de Mercier. C'est ainsi qu'il fut applaudi par Braudel qui exprime également son admiration "à l'impérialisme historiographique et les grandes choses qu'on a fait là-bas."[34]

Julien veut se démarquer de Gautier dans son titre même, "l'Afrique du Nord", mais ne peut changer le nom de Maghreb qui a fait fortune depuis la publication des "Siècles obscurs". Le nom a déjà pris une signification presque naturelle, se présentant comme un nom local à cause de ses connotations arabes, et également en raison de ses racines dans l'ouvrage du Bayan. Il indique bien la colonie française alors que le nom d'"Afrique du Nord" ou même d'"Afrique blanche", autre nom, n'isole pas le territoire de l'ensemble, surtout de l'ouest, où campe menaçante en 1952, l'Egypte nassérienne avec sa nouvelle idéologie panarabe, inquiétant bien des officiers et des idéologues de la colonisation. S'agissant du contenu, Gautier est bien présent dans le texte de C. A Julien. La thèse d'un Maghreb déchiré entre nomades et sédentaires, entre Arabes et Berbères est également énoncée par C. A Julien, tout autant que l'incapacité à fonder une nation ou un Etat. Et c'est ce même nom que Laroui entreprend de traquer, dans son "Histoire du Maghreb" chez Gautier, principalement, soit directement, soit dans les textes de Julien ou de Terasse. Gautier, sans pour autant avoir une autorité linguistique, représente le pouvoir colonial qui permet de soutenir des thèses ouvertement racistes. Il est le fondateur de cette pratique qui continue jusqu'à nos jours[35] dans le domaine de l'historiographie de la région.

Néamoins, le nom qu'il invente et qui s'avère définitif, ou plutôt la région inventée, devient le Maghreb. Le est nom confirmé et sa réalité est reprise dans les travaux d'autres autorités coloniales, la figure dominante étant celle de Jacques Berque, qui publie une série d'ouvrages reprenant le même nom, Le Maghreb,[36] articulant dans son ensemble les mêmes caractérisques, dont la première est justement ce que Berque lui même appelle "divorce" de la région de son contexte culturel, à savoir l'autre région, dite Moyen Orient, elle aussi inventée, l'une des conditions de son invention étant précisément son détachement de la région francophone et berbérophone que le colonialisme a créée.

(34) Fernand Braudel, "l'histoire mesure du temps", f. 41-43.

(35) Les exemples sont nombreux surtout parmi les historiens français de la région moins que chez les historiens américains. Ignorer les langues des populations sur lesquelles on travaille est impensable dans les études américaines, ibériques, ou françaises et même assez rares dans les études arabes et non arabes du Moyen Orient.

(36) Jacques Berque, *L'intérieur du Maghreb*, Paris, Gallimard; *Le Maghreb entre les deux guerres*, Paris, Seuil, 1962; *Maghreb Ulema, Insurgés, et fondateurs*, Paris, Sindbad, 1982.

L'historicisme national et l'invention du maintenant

Une invention telle que le Maghreb ne peut se faire sans le consentement et même la collaboration de ceux sur lesquels le pouvoir colonial s'exerce. Et tout d'abord, l'élite intellectuelle et politique qui n'a pas seulement subi l'effet du pouvoir colonial, mais en est elle-même une création. Les institutions de l'Etat colonial, tels les écoles, les universités, les hôpitaux, et dans une certaine mesure la famille qu'il entendait moderniser, produisent des sujets coloniaux. Notre but dans cette section est de montrer comment les historiens nationaux ont participé à la consécration de l'identité coloniale de la région en reproduisant le même nom, mais aussi les catégories avec lesquelles la région fut inventée comme un bloc distinct, et même la langue, en l'occurrence le français, comme langue de pensée et d'écriture propre à la région, les catégories de race, de nation, et surtout l'idée que l'histoire est le mode central par quoi on se définit.

Bien que ce rôle de création fut entamé au moment même de l'invention du Maghreb, surtout à partir des années trente avec les Salafis, c'est le rôle de l'historien national qui fut déterminant. Il le fut parce que l'historien national fait parti de la profession historiographique, celle-là même qui a inventé le Maghreb et dont les institutions ont produit l'historien positiviste, et avec le changement, l'historien historiciste lui-même. L'historien national fut formé par des institutions coloniales et postcoloniales (la Faculté d'Alger, l'Ecole des Hautes Etudes de Rabat, la Sorbonne, etc.) subissant de plein fouet l'influence de ses pouvoirs, mais aussi les méthodes mêmes qu'il utilise. Les propos qu'il tient ou pourrait tenir, s'inscrivent dans une formation discursive établie dans la période coloniale. Malgré les changements qui sont eux mêmes régis par des règles de transformation, l'historien national ne peut s'empêcher de se soumettre à ses règles et ses contraintes. Ainsi donc, la condition postcoloniale se manifeste dans le domaine de la production même de l'histoire. Prenons un exemple éloquent.

"L'histoire du Maghreb" d'Abdallah Laroui est l'oeuvre qui a sans doute eu plus d'impact que n'importe quel autre texte de l'historiographie de la région. On pourrait dire, mais on va essayer de le montrer, que cet ouvrage, loin de créer une coupure entre le colonial et le national, prolonge l'écriture coloniale et, chemin faisant, enracine le Maghreb inventé dans l'imagination nationale. Dans ce grand texte de l'historiographie nationale de quoi s'agit-il?

De prime abord, il s'agit d'écrire sa propre histoire, de la dé-coloniser, nous dit Laroui. Cette entreprise, à coup sûr, est de taille, à un moment où toute une tradition historiographique de plus de 130 ans s'accumule et jouit

toujours du pouvoir des institutions modernes du savoir (telles la Sorbonne, la faculté d'Alger, Payot, les Imprimeries nationales, etc.). S'écrire est aussi une gageure, étant donné que la langue avec laquelle Laroui entreprend d'écrire est la langue même des dominants, des maîtres. Mais comment se faire entendre autrement? Le mot "décoloniser" reste dans l'ombre. Que signifie-t-il exactement?

Il renvoie à l'histoire colonisée bien sûr et doit signifier la conscience que l'histoire de soi est écrite par l'autre, dans un contexte de domination de type colonial, c'est-dire qu'il établit un rapport de pouvoir entre l'Europe, en l'espèce la France, et le moi national, un rapport qui fait de la pensée raciale une toile de fond car celui qu'on appelle "indigène" est à la fois Berbère (malgré sa parenté avec l'Europe il reste un primitif) et Arabe (ayant une longue histoire conflictuelle avec l'Europe). Donc, ce rapport se manifeste dans le pouvoir de nommer l'autre, de le définir, et en fin de compte d'écrire sur lui**.** Mais que signifie le "dé" dans le terme décoloniser que Laroui et l'historien national en général se sont donné comme but intellectuel et même idéologique? Le "dé", "indique l'action ou l'état inverse de celui qui est exprimé par le terme simple" dit le dictionnaire Lexis. Donc, il s'agit de renverser l'action, l'acte de coloniser. Est-ce possible? Si oui, comment une telle action pourrait-elle se produire d'une manière réussie?

Laroui reprend le terme "colonial", étant conscient de la construction coloniale puisqu'il écrit: "l'idée serait, bien sûr, de commencer par une histoire de l'historiographie; suivre la naissance de l'idée même du Maghreb, voir comment une qualification a fini par s'objectiver."(37) Une langue n'est pas seulement un moyen de communiquer, de penser, et d'exprimer, mais aussi un moyen par lequel le pouvoir est véhiculé(38) tout comme elle est aussi une manière de percevoir le monde, d'établir des relations, etc.(39) Son utilisation, dans ce contexte, reproduit non seulement le pouvoir colonial, mais rend l'entreprise de renversement impossible. Au delà de la langue, ce sont aussi les textes coloniaux qui doivent servir à cette entreprise de décoloniser. Laroui reprend d'une manière impressionante tous ces travaux à la fois dans une fonction d'adjuvance et d'opposition cognitive. Il montre une habileté rare d'argumentation et même parfois de polémique, attaquant les grandes idées coloniales, mais opère également par des corrections, des adaptations, et de temps en temps par des confirmations timides. Et c'est dans cette dynamique complexe que la conception du Maghreb, avec ses noms,

(37) Abdallah Laroui, *L'histoire du Maghreb*, Paris, Maspéro, 1970.
(38) Roland Barthes, Leçon, Paris, Le Seuil, 1978, p. 16.
(39) Benjamin Worf, *Language, Thoughts, and Reality*, Cambridge, MIT Press, 1956.

ses catégories, ses connotations, ses sens, se réarticule pleinement dans un grand texte national.

Le texte de Gautier, comme on l'a vu, est régi par un manque et ce qui revient au même, peut-être une impuissance: manque d'unification politique nationale du Maghreb et incapacité à créer cette unification même sur le plan idéologique. Décoloniser l'histoire pour Laroui est une nationalisation. Tout au long de son ouvrage, il tente de montrer que le Maghreb, et ce qu'il nomme les Maghrébins, non seulement étaient conscients nationalement, si l'on peut dire, mais que leur action à travers l'histoire, de Massinissa à Mohammed Ben Abdelkrim, était un effort d'unifier le Maghreb et de chasser l'occupant. L'Islam a finalement offert aux Maghrébins le moyen efficace d'unification comme on peut le constater, selon Laroui, avec la fondation des grandes dynasties berbères des Almohades et des Almoravides, qui furent à la fois unificatrices et expansionistes.

Et puisque le Berbère a émergé dans le discours colonial comme un point focal servant à articuler l'histoire d'un manque, Laroui le réintègre dans son discours national, non pas comme race dominée par des conquêtes successives, mais comme acteur national qui fait l'histoire tout en étant façonné par elle, qui adopte l'Islam et même la langue arabe puisqu'ils pouvaient devenir des instruments de libération nationale.

Comme tout historien, Laroui écrit l'histoire du présent en croyant écrire celle du passé. Il n'a cure que certains concepts utilisés sont anachroniques tel les concepts-clés de nation et de classe. Les hommes ont toujours combattu pour des terres, pour des pays, ils se sont mêmes attachés d'une façon existentielle à certains *lieux* et peut-être même à leur population avec laquelle ils partagent bien des intérêts, y compris le destin, mais cela n'est pas suffisant pour conclure que cet attachement exprime un sentiment national.

Selon Benedict Anderson le nationalisme est un phénomène issu de ce qu'il appelle print capitalism.[(40)] Par cela, Anderson explique que l'écriture imprimée (bien entendu différente de l'écriture manuscrite) a donné naissance à un sens de la communauté chez des populations qui ne l'aurait pas connue sans cette écriture imprimée. L'écriture imprimée du capitalisme du dix huitième siècle consiste en une écriture dans ce qu'on appelait alors journaux ou mieux *news papers*, c'est-à-dire des nouvelles imprimées sur papier. Ces nouvelles ou informations relevant des activités capitalistes étaient destinées d'abord et surtout à un groupe de gens dont les intérêts étaient identiques: les commercants

(40) Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalisme,* London, Verso, 1992, traduction francaise, *L'imaginaire national*, Paris, Découverte, 2005.

voulant savoir qui vend quoi, à quelle date tel bateau partira, tel autre arrivera, etc. En Europe, surtout occidentale, et en Amérique surtout latine, l'écriture et la lecture des choses imprimées sont d'une grande importance en raison de l'étendue de ces pays. En effet, des gens dans le même pays, peuvent ne pas se connaître ni parler la même langue, mais maintenant ils lisaient les mêmes nouvelles. Ces nouvelles, aussi bien par la forme que par le contenu, créent le sentiment de faire partie de la même communauté, un sentiment nouveau liant des marchands par l'écriture, les intérêts économiques, et par la culture, ce qu'on appellera nationalisme. Une naissance dont l'auteur colonial est très fier puisqu'elle lui permet encore de réaffirmer sa supériorité culturelle. "Le concept de nation est le nôtre" écrivait Ernest Renan.(41) Comme tout concept, celui-ci a une constellation de sens. La nation, propre à l'Europe, s'oppose d'abord au tribalisme, comme la civilisation au désordre.(42) Mais le tribalisme est dépassable et même convertible puisque l'Europe même l'était à un stade de son histoire. Le discours du nationalisme ouvre la possibilité au tribalisme, c'est-à-dire en termes concrets, aux autres peuples vivant en tribus, de se transformer en nation. Le tribalisme ne s'oppose donc pas au nationalisme, il le contredit seulement.

Ce qui constitue la négation du nationalisme, c'est le nomadisme. Le nomadisme, c'est l'Orient, c'est l'Arabe présent bien avant la chute de Rome en Afrique du Nord. Et, alors que Gautier se lamente sur l'absence de nationalisme parmi les Berbères, il attribue cette absence au nomadisme. Sans le nomadisme, Rome serait restée dans la région et les Berbères auraient formé une nation.

Le dilemme de l'historien national est qu'il prend les termes mêmes du colonial pour s'y opposer. La thèse principale de Laroui dans son ouvrage est que le Maghreb constitue déjà une nation et que les luttes locales contre Rome étaient de nature nationaliste (faisant ainsi fi de l'anachronisme). Et c'est ce nationalisme qu'il cherche à démontrer tout au long de son ouvrage. Et puisque le discours racial, surtout dans le contexte de la région, fait toujours partie du discours colonial malgré sa transformation avec Gautier, Laroui ne peut l'ignorer. Pour le refuter, il a recours au discours marxiste, c'est-à-dire en remplaçant la lutte raciale (entre Arabe et Berbère, structurant le discours colonial depuis sa naissance même), par le concept de la lutte de classes. Cette transition de la lutte raciale à la lutte de classes est l'une des plus naturelles. Cette partie du discours de Laroui revêt tout d'un coup une

(41) Ernest Renan, "Qu'est-ce qu'une nation?" in *Oeuvres*, *op.cit*.
(42) Voir Mahmood Madani, *Citizen and Subject*: *Contemporay Africa and the Legacy of Late Colonialism*, Princeton, Princeton University Press, 1994.

force de persuasion particulière, absente dans le reste de l'ouvrage, liée en grande partie au fait que la lutte de classe elle-même est reprise par Marx des historiens francais qui évoquent la lutte raciale.(43)

Et pourtant, ce travail d'interprétation pétri de catégories coloniales et portant dans ses interstices toutes les grandes et parfois même les petites interprétations coloniales, demeure un monument historique dans l'histoire de la région, en raison de son érudition, du pouvoir de son écriture, et aussi l'expression d'une grande intelligence. On peut même dire que c'est le dernier travail qui repense la région comme une totalité (même si cette totalité est héritée de l'historiographie coloniale). Plus tard, les histoires régionales (Algérie, Tunisie, Maroc, et Libye) remplacent cette vision maghrébine et entreprennent et même creusent les nationalismes régionaux. Laroui est sans doute l'un des pionniers de cette expérience lorsqu'il a abandonné l'écriture maghrébine pour une histoire des origines du nationalisme marocain.(44)

En guise de conclusion:

En parlant de l'invention du Maghreb, on ne peut ignorer que l'invention de cette totalité s'accompagne d'une série d'inventions locales: inventions des villes, des villages, des rues, et des places, mais aussi invention des nations: Maroc, Algérie, Tunisie. Alors que l'invention de la totalité s'est faite essentiellement dans le laboratoire colonial qu'était l'Algérie, l'invention des nations s'est faite au fur et à mesure de l'avancée de la colonisation et le sujet colonial, pris dans une dynamique de pouvoir qu'il ne peut renverser, y participe activement. Non seulement les noms Maroc, Algérie, Tunisie sont créés comme dénominations coloniales, mais les entités elles-mêmes, avec leurs frontières, leurs villes, leurs structures étatiques, et leur idéologie furent d'invention coloniale. Ces inventions furent corroborées, au grand dam de ceux qui s'acharnaient à critiquer et contredire le discours colonial et ses stratégies multiples de création des réalités.

Nous avons traité des modes du savoir, comme l'historiographie, la cartographie et l'archéologie, pour démontrer comment le Maghreb fut inventé. Mais pour qu'un tel travail soit complet, il serait nécessaire également d'étudier les autres modes de savoir qui ont participé à propager cette image du Maghreb et l'ancrer dans l'imagination comme une totalité naturelle. Il aurait fallu par exemple, voir comment la litérature, surtout la fiction coloniale, emprunte cette image pour en faire un domaine de narration touchant un public beaucoup plus large qui les persuade, non pas au moyen

(43) Cité par Michel Foucault dans *Il Faut défendre la société,* Paris, Gallimard, 1987. p. 69.

(44) Abdallah Laroui, *Les origines sociales et culturelles du nationalism marocain*, Casablanca, 1993.

de la science, mais par des trames narratives et la création de scènes, dont l'effet remodèle l'imagination. Il faudrait également voir comment la fiction postcoloniale reprend cet image et comment elle a fait de la nation, et non pas du territoire, une matière à narration, assurant ainsi la création de l'imaginaire national qui opère sur des entités plus petites que le Maghreb.

De nos jours, le Maghreb continue à avoir une existence naturelle en France et parmi l'intelligentsia française. Le Maghreb arabe, *al Maghrib al `arabi*, n'est pas le Maghreb dans l'usage français et francophone. Inventé lui aussi pendant les années 50, au début de l'ère nassérienne, il évoque l'arabité de la région en réaction au nom de Maghreb qui émergea comme une entité à caractère berbère et francophone avec une composante arabe importune. La Berbérité dans l'imigination coloniale a une signification précise qui dénote à la fois la parenté avec, et le retard par rapport à l'Europe, tout comme elle dénote l'opposition raciale et culturelle avec l'arabité. Ce sont là les catégories qui composent le nom du Maghreb.

ملخص:

لما كان إطلاق اسم على شيء إشارة بامتلاك المسمى، فإن مفهوم المغرب (يعني المغرب الكبير) كان من مبتكرات عرفاء الاستعمار من أمثال گوتيي وأوگستان برنار الذين سخروا الجغرافية والتاريخ والأركيولوجية والكارطوغرافية والإحصاء للتغني بسيطرة فرنسا على غرب شمال إفريقيا حتى ترسخ ذلك بالأذهان وتبناه بعد الاستقلال أبناء البلاد من زعماء حركات التحرير ومن المؤرخين أمثال عبد الله العروي الذي انتقد المفهوم واشتغل به في آن واحد، ذلك بأن المرحلة الاستعمارية لم تكن مجرد سحابة صيف عابرة ولكنها كانت تجربة وامتحانا ثبت جراءهما في المنطقة الكثير مما تصرف به الاستعمار أيام سطوته.